

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

DEUXIÈME PARTIE

(Suite)

Elle, elle, et toujours elle !

Il est juste qu'il en soit ainsi, car si profond qu'il soit, le cœur de l'homme n'est pas trop grand pour l'amour d'une femme, et l'amour qui se divise n'est plus de l'amour. Seule l'affection a le privilège de pouvoir se répandre sans rien perdre de sa force, sur tous les êtres qui nous sont intimement liés, sur nos parents, sur nos amis. Il semble même que cette affection devienne plus forte, à mesure qu'elle s'étend à un plus grand nombre d'objets ; mais l'amour, le vrai amour, dans son essence la plus pure est exclusif : il est un et indivisible.

Voilà à quoi songeait Henri, les yeux toujours fixés sur Marguerite. Puis il se plaisait à remonter dans le passé, à l'origine même de cet amour. Comment avait-il commencé ? Il n'aurait su le dire au juste. Cependant, il se rappelait qu'un jour il avait regardé Marguerite plus attentivement que de coutume ; elle lui avait paru plus aimable que d'ordinaire. Peu à peu elle était entrée plus profondément dans son esprit et dans son cœur et insensiblement elle s'y était établie en souveraine absolue. Pourtant, elle n'avait guère encouragé son amour naissant. C'est à peine si elle s'était laissée aller avec lui, à quelques instants de ce *flirting*, dont les filles anglaises sont si friandes et qui n'est qu'une parodie, une singerie, ou plutôt une profanation de l'amour. Un moment, il s'était cru aimé, mais la désillusion était venue bientôt. Alors il croyait tout perdu sans retour, lorsque d'une manière presque miraculeuse, le destin, ou plutôt la Providence, se prononçait en sa faveur. Au souvenir de toutes les souffrances qu'il avait endurées, il se demandait pourquoi il n'avait pas donné son cœur à l'une de ces jeunes filles qui déployaient devant lui toutes les grâces de la jeunesse et de la beauté ? Plus d'une, sans doute, eût été heureuse de l'accepter de suite. Pourquoi ? pourquoi ? Autant demander pourquoi les fleuves coulent à la mer. Il aimait Marguerite parce qu'il l'aimait ; voilà tout, et toutes les souffrances qu'il endurait à cause d'elle, loin de détruire son amour, lui donnaient des racines encore plus profondes. Il n'en pouvait aimer une autre. Quand il se représentait tous les obstacles, qu'il avait déjà vaincus, il avait confiance dans le succès définitif de sa cause. Il comprenait que nous ne sommes pas entièrement maîtres de nos destinées et qu'il y a là-haut une Providence qui les règle d'après sa sagesse éternelle et qui souvent lie le sort de deux êtres à travers des séries d'obstacles qui déconcertent l'intelligence humaine. Un jour viendrait sans doute, où le cœur de Marguerite s'ouvrirait enfin laissant déborder un flot d'amour contenu, comme ces fleurs tardives, qui exhalent des parfums d'autant plus doux qu'elles s'épanouissent plus tard dans la brise du soir.

Un cri se fit entendre tout d'un coup, qui tira Henri de ses réflexions.

— Victoire ! victoire !

— C'était Marguerite. Elle jetait les bras en l'air et trépignait de joie comme une enfant.

Elle courut à Henri :

— Enfin, nous avons notre revanche ; mais ça n'a pas été sans peine. Et dire que c'est vous qui nous avez valu tout cela, beau joueur.

— J'espère que vous voudrez bien me pardonner.

— Oui, si vous êtes sage.

— Je tâcherai de l'être. Que faut-il faire pour cela ?

— Rien, dit Marguerite en riant.

— Rien ! c'est bien facile.

— Pas aussi facile que vous le croyez. Mais comment se fait-il que vous ayez si mal joué ce soir ? D'ordinaire, vous êtes plus heureux ; vous êtes même considéré comme un joueur habile. Vraiment, c'est à n'y rien comprendre.

— Je n'étais pas bien disposé ce soir, fit Henri, un peu embarrassé.

— Est-ce tout ?

Henri jeta un coup d'œil autour de lui. Ils étaient seuls sur le banc. Tout le monde s'appretait à partir. Déjà quelques voitures s'étaient remises à circuler dans les allées du Parc. Les hommes s'épongeaient une dernière fois le front, avec leurs mouchoirs, en attachant leurs souliers jaunes à leurs raquettes pour les porter plus commodément sous le bras. Les femmes assujettissaient leurs chevelures sous les chapeaux, redressaient leurs ceintures, et se retournaient légèrement de droite et de gauche, pour jeter au plis de leurs jupes un dernier coup d'œil avant le départ.

Les demoiselles de la buvette du pavillon dénouaient les cordons de leurs tabliers blancs.

Henri se pencha vers Marguerite de l'air contrit d'un criminel qui va faire un aveu à son juge :

— Voulez-vous que je vous le dise ?

— Certainement, puisque je vous le demande.

— Eh bien, si j'ai si mal joué ce soir, c'est à cause de vous.

— Ah ! vraiment ! voilà qui est galant. Ainsi vous avez mal joué, dites-vous, parce que je vous en ai donné l'exemple.

— Non, je ne dis pas cela. Vous savez bien ce que je veux dire, Marguerite.

— Ma foi, non, expliquez-vous, je vous prie.

La voix de Henri tremblait un peu :

— Marguerite, j'ai mal joué ce soir, parce que vous étiez à côté de moi et que votre présence me troublait.

— Ah !

C'est tout ce qu'elle trouva à dire pour le moment :

Puis, poussant un éclat de rire un peu forcé, pour cacher l'émotion qui s'omparait d'elle subitement.

— Est-ce que je vous trouble encore ? Dites, et je m'en vais.

— Non, Marguerite. Je puis maintenant vous contempler et vous parler tout à loisir, sans être obligé de donner toute mon attention au jeu.

— Il paraît que vous n'y en donniez guère.

— Me pardonnez-vous, Marguerite ?

— Certainement, grand enfant que vous êtes. Vous savez bien que mon absolution vous est toujours assurée d'avance.

Elle essayait de plaisanter et de rire ; mais ses éclats de rire sonnaient faux ; elle sentait l'émotion lui monter à la gorge.

Ils marchèrent un instant, silencieux, parmi les grands arbres, puis ils débouchèrent sur le bord de la rivière qu'ils se mirent à suivre en remuant.

— Voyez, dit Henri, cette rive n'oppose aux flots qu'une barrière de sable qui cède peu à peu sous l'action des vagues. Chaque année une bande de terre disparaît et s'en va à la mer. Voyez ces pauvres bouleaux renversés sur la berge, qui se cramponnent à la rive de toutes leurs racines. Ne dirait-on pas les bras des naufragés qui s'attachent au rivage où ils viennent d'être jetés par le flot ? Un jour vient cependant où l'eau, dans un dernier effort, arrache les malheureux bouleaux, dont les cadavres vont flotter à la dérive. N'est-ce pas là l'image des illusions qui prennent racine sur les bords de notre existence, et luttent contre la fureur des vents et des flots de l'adversité ? Une à une tôt ou tard, elles sont emportées sans retour dans la grande mer de l'inconnu.

Marguerite écoutait avec surprise.

— Vous vous abandonnez à une poésie bien triste.

— C'est à vous que je le dis, Marguerite.

— Comment cela ?

Une réponse claire et simple se présentait à son esprit :

— Je vous aime, Marguerite, d'un amour immense, profond comme le ciel. Mon esprit, mon cœur, mon âme ne m'appartiennent plus ; ils sont à vous. La nature entière n'est qu'un tableau grandiose qui reproduit à mes yeux votre image adorée. Je la vois sur ces flots bleus, qu'entraîne le reflux, et qui vont se perdre dans le gouffre de l'océan. Je la vois sur l'aile des hirondelles rapides qui s'enfoncent dans l'azur, sur la brise qui vient se jouer un instant dans le feuillage pour s'enfuir aussitôt, sur ces nuées capricieuses qui flottent mollement dans le ciel et s'évanouissent à l'horizon. J'entends la douce mélodie de votre voix, dans le murmure des flots expirants sur la grève, dans le chant des oiseaux, dans les soupirs du vent à travers les feuilles. Mais l'image, la voix semblent vouloir toujours s'enfuir, comme vous, hélas ! de mon cœur. Et vous voulez que je ne sois pas triste, que je ne trouve pas un âpre plaisir à me plonger dans les flots amers du regret et de la désespérance ? Non ; c'est impossible. Alors ce serait ne pas vous aimer. Et je vous aime à en devenir fou, à en mourir. Marguerite, je vous en conjure, ayez pitié de moi ; faites-moi l'aumône d'un mot d'espoir ; jetez comme une rosée bienfaisante quelques paroles de consolation sur mon pauvre cœur desséché par la douleur. Vous êtes bonne, Marguerite ; si vous saviez combien je souffre pour vous, vous me tendriez une main secourable. Mais vous ne pouvez pas le savoir, vous ne pouvez pas me comprendre, car votre cœur ne bat pas à l'unisson du mien. Oh ! je sais que je ne mérite pas l'amour d'un ange tel que vous. Je ne vous demande pas de m'aimer de suite ; vos aspirations sont plus élevées ; mais permettez-moi au moins d'espérer un peu. Je serai à vos pieds, toujours suppliant : tel le chien fidèle qui, à force de soumission et de tendresse, finit par arracher un regard sympathique et une caresse au plus insensible des maîtres.

Ces paroles étaient prêtes à sortir de la bouche de Henri, naturellement, comme l'eau sort d'une source, tant elles exprimaient bien les sentiments qui se pressaient en flots tumultueux dans son âme. Mais, sur le point de parler, il se sentit pris d'un tremblement involontaire, qui faillit lui paralyser la langue et il ne put balbutier que quelques mots à peine intelligibles, et d'un sens vague.

Un nouveau silence se fit entre les deux promeneurs, tandis qu'ils traînaient les pieds dans le sable rose du chemin et qu'ils embrassaient le paysage d'un regard rêveur.

Devant eux, à l'Occident, des nuages noirs frangés d'argent, d'or et de pourpre, laissaient tomber une de ces chaudes pluies d'orage des jours d'été. Ces nuages, plus épais et étagés au centre, semblaient un entassement de rochers avec ses pics aigus, ses ondulations, ses ravins d'où l'eau semblait jaillir en cascades. Plus bas elle formait une vapeur assez intense, semblable à un rideau de mousseline, à travers lequel la lumière irisée se jouait dans une infinité de petits prismes. Cette lumière ainsi tamisée comme celle d'une lampe à travers un verre dépoli, jetait sur tout le paysage des teintes adoucies d'un charme indéfinissable. Des nuées d'opale montaient dans le ciel, à l'Orient ; la baie roulait des perles dans son bassin aux bords roses ourlés de vert.

Là bas, sur la pointe, surgissait le phare comme une large tache blanche sur la verdure. En face de l'entrée du port, les trois canons de la batterie allongeaient leurs longs cous d'airain brunis par le soleil. Plus loin, sur une langue de terre, les premiers plans de la ville descendaient à la baie comme pour s'y baigner les pieds dans la fraîcheur du soir. De gracieuses maisons, de coquettes villas, de toutes les formes et de toutes les couleurs, avec leurs guirlandes, leurs grands arbres, couraient sur les pentes douces, comme autant de jeunes filles folâtres, sur la grève, au crépuscule.

LOUIS TESSON

A suivre